



World Library and Information Congress: 69th IFLA General Conference and Council

1-9 August 2003, Berlin

Code Number: 030-F
Meeting: 100. Preservation and Conservation
Simultaneous Interpretation: -

La désacidification de masse : un choix pour la préservation dans les bibliothèques

Roberta Pilette

Yale University Libraries
Yale University
New Haven, USA

Résumé

Les bibliothèques et les Archives croulent sous le papier acide. Depuis des années, les institutions culturelles essaient d'assurer la conservation à long terme de documents sur papier acide. Aujourd'hui, il est possible de recourir à des entreprises privées qui commercialisent des procédés fiables, efficaces et d'un coût raisonnable pour neutraliser les acides. Mais comment savoir par où commencer ? Cet exposé présente les critères de sélection physiques utilisés par la plupart des institutions américaines qui travaillent avec des entreprises privées de désacidification de masse. Il aborde également les différentes approches possibles dans la mise en place d'un programme de désacidification d'une grande collection, et les points à prendre en compte pour intégrer ce procédé comme un outil de plus dans une politique de conservation de notre patrimoine culturel.

Les bibliothèques et les Archives croulent sous le papier acide. Bien que de grandes avancées aient été faites dans la production de papier alcalin dans de nombreux pays, on continue à produire un peu partout dans le monde des papiers que l'on peut difficilement qualifier de permanents. A terme, ces papiers acides deviennent cassants et inutilisables.

Malheureusement, ce genre de papier a été et est encore très utilisé pour la fabrication des documents que les bibliothèques ont acquis dans le passé, continuent et continueront à acquérir à l'avenir. Tous les papiers acides ne se décomposent pas à la même vitesse, mais il est certain que même le plus blanc et le plus souple de ces papiers à qui l'on laisse son caractère acide se détériorera et tombera en poussière. Pour pouvoir remplir correctement leur mission de collecte et de conservation du patrimoine culturel, les bibliothèques doivent pouvoir enrayer ou tout au moins ralentir fortement le processus de destruction.

Comment une institution peut-elle assurer la conservation à long terme de ces documents en péril ? Le travail de conservation et de restauration pièce à pièce revient très cher et ne peut

être effectué que sur les documents les plus importants et les plus précieux, et même dans ce cas, les ressources en temps et en argent restent limitées. Dans ce contexte, quelles peuvent être les solutions pour les très nombreux autres documents qui appartiennent à notre patrimoine culturel ? Les transferts de support tels que le microfilmage ou la numérisation permettent de sauver le contenu intellectuel. L'inconvénient de ces procédés est qu'ils reviennent très chers par volume. Le coût moyen de microfilmage d'un volume est estimé à 125 dollars US. Une fois le microfilmage réalisé, il faut aussi tenir compte de l'entretien des copies négatives et positives et des machines de lecture. La numérisation revient un peu moins cher, mais coûte tout de même en moyenne 50 dollars US par volume. A ce coût qui couvre la prise de vue et un traitement minimal de l'image, il faut ajouter les coûts de catalogage et de création des métadonnées, la maintenance des fichiers numériques, ainsi que le travail à réaliser sur ces fichiers pour les rendre accessibles sur une station de travail locale, un DVD, un CD ou le Web. Au final, dans le cas d'un transfert de support, on n'aura de toute façon rien fait pour préserver l'original. Certains procédés actuels de prise de vue abîment même les originaux. Si nous nous contentons de prévoir la conservation à long terme du contenu intellectuel de vastes ensembles, comment répondrons-nous aux chercheurs qui ont besoin de travailler sur des originaux ?

Les bibliothèques se débattent avec ces problèmes depuis des dizaines d'années et il y a eu plusieurs tentatives pour développer des procédés de désacidification de masse. Cependant, jusque là ces procédés :

- étaient plutôt inefficaces
- étaient trop risqués pour les documents et/ou les personnes qui les manipulaient
- revenaient trop cher
- ou exigeaient des critères de sélection des documents trop complexes.

La plupart des institutions n'a pas jugé rentable de s'équiper pour pratiquer la désacidification en interne, et jusqu'à récemment, les entreprises privées n'ont eu qu'un succès limité.

Désormais, beaucoup d'institutions considèrent le recours à une entreprise privée pour la désacidification de masse comme un nouvel outil de conservation à long terme, qui s'ajoute aux procédés plus traditionnels de traitement à la pièce, de reliure des documents brochés, de bonnes conditions de stockage et de conditionnement ou de formation du personnel et des usagers à la manipulation. Si la désacidification de masse a pu connaître cette évolution, c'est parce que nous avons aujourd'hui :

- des procédés sûrs et efficaces de désacidification, permettant de traiter un grand nombre de documents à la fois avec un minimum de préparation en amont et de manipulation
- des critères de sélection simples et facilement compréhensibles par tout le personnel, ce qui permet une bonne identification de ce qui peut ou ne peut pas subir une désacidification de masse
- des entreprises privées qui peuvent traiter des grandes quantités à la fois, ce qui permet une immobilisation moins longue des documents
- et de bons rendements qui permettent d'atteindre des coûts moyens par volume raisonnables.

Il était essentiel de réunir ces différentes conditions, mais une fois l'efficacité d'une méthode établie, les deux conditions qui font pencher la balance dans les institutions qui me sont familières sont le coût et les critères de sélection. Je pense personnellement que quel que soit le procédé de masse, il ne peut devenir une véritable option de conservation dans une institution qu'à condition de s'intégrer à des budgets de plus en plus serrés et des charges de travail de plus en plus lourdes.

La simplicité des critères de sélection est fondamentale si l'on veut que conservateurs et restaurateurs intègrent ces méthodes à leur travail quotidien. Ces critères relèvent à la fois de

la condition physique des documents et de la collection à laquelle ils appartiennent. Aux Etats-Unis, la plupart des institutions utilisent des critères de sélection physique très simples :

- le papier utilisé pour le corps de l'ouvrage doit avoir un pH inférieur ou égal à 7. Le pH est mesuré avec un crayon pH¹, en général sur une page vers la fin du volume, près de la gouttière.
- le papier dominant ne doit pas être glacé. Il peut y avoir quelques pages de papier glacé, pour des photographies ou des illustrations par exemple, mais la proportion de papier glacé doit être inférieure à la moitié.
- le papier doit être flexible. A la New York Public Library et à la bibliothèque de l'Université de Yale, nous ne traitons pas les livres dont le papier est déjà devenu friable, mais certaines institutions les traitent, en espérant stopper les dégradations.
- pour finir, le corps d'ouvrage doit être en bon état, sans cassure ni page volante. Cependant, notre prestataire actuel nous a indiqué que ce critère pouvait ne pas être pris en compte si les autres sont bien respectés.

Ces critères restent très larges, et chaque institution a des milliers, voire des centaines de milliers de livres qui les remplissent. Il faut donc savoir par où commencer. Je vais vous décrire les différentes approches qui ont été utilisées dans la sélection des documents adéquats pour la désacidification de masse. Puis j'indiquerai comment et à quel niveau les tâches que ce traitement de masse impliquent peuvent être intégrées au circuit de travail des institutions. Ces dernières années, j'ai eu l'occasion d'aborder les questions de désacidification de masse avec de nombreux responsables de services de conservation américains. A ma connaissance, la Bibliothèque du Congrès est la seule institution à avoir clairement décidé de désacidifier tous ses documents acides et à procéder de manière systématique. Mais même une institution qui décide de tout traiter doit choisir par quel bout commencer.

J'ai interrogé les conservateurs et restaurateurs en charge d'opérations de désacidification de masse que j'ai pu rencontrer dans d'autres bibliothèques de recherche sur leurs critères de sélection. L'Université de Columbia a mené une enquête pendant six mois sur les ouvrages entrants, pour identifier le domaine comportant le plus de volumes acides. Au moment de choisir entre le traitement des nouvelles acquisitions et celui des ouvrages du fonds, il a été décidé de traiter les ouvrages du fonds en fonction des résultats de l'étude sur les nouvelles acquisitions. Le choix du domaine à traiter s'est fait d'après le résultat de l'étude et sur le sentiment que si la Bibliothèque de Columbia acquiert régulièrement des ouvrages avec du mauvais papier dans un certain domaine, les ouvrages déjà possédés dans ce même domaine doivent connaître le même problème. Puis les volumes à traiter sont identifiés et sortis des rayonnages selon les critères physiques déjà indiqués.

A l'Université du Michigan, la procédure est un peu plus formalisée. Le responsable de la conservation propose les collections à désacidifier au Conseil pour le développement et la gestion des collections. C'est ce conseil qui étudie les propositions et prend les décisions. La plupart des propositions sont faites selon le domaine des ouvrages. Une fois qu'un domaine est identifié, les volumes sont sélectionnés selon les critères physiques.

Le programme de l'Université de Yale fonctionne sur propositions, comme celui du Michigan. Cependant, les propositions des bibliothèques parviennent directement au département de la conservation, qui choisit les collections à traiter. Bien que la décision soit prise après une discussion avec les spécialistes des différents domaines qui ont fait les propositions, cette procédure démontre une plus grande influence des questions de conservation dans le choix. La méthode de sélection de Yale, où le département de la conservation travaille directement avec le département du développement des collections pour identifier les collections à traiter, semble être une exception.

¹ le crayon pH utilisé contient du chlorophenol rouge comme indicateur.

A la New York Public Library, deux projets pilotes utilisant deux méthodes de sélection différentes ont été mis en place, et leur coût a également été étudié. Le premier projet a porté sur un millier de volumes². L'idée était d'intégrer le processus de sélection physique à l'examen assez informel de l'état de conservation de chaque nouvelle acquisition. Cet examen intervient lors de l'équipement des ouvrages avant leur intégration sur les rayonnages. Comme le projet ne portait que sur 1000 volumes, on a recherché un domaine d'acquisition qui permettrait d'atteindre ce chiffre rapidement. Après une discussion avec le Comité de développement des collections, le choix s'est porté sur les nouvelles acquisitions de monographies slaves, au vu du fort pourcentage de volumes publiés sur papier acide dans ce domaine.

Le personnel en charge de l'équipement des collections a été formé aux critères de sélection physiques mentionnés ci-dessus. Des crayons pH ont été distribués et une formation à leur maniement assurée. Lorsque des ouvrages du domaine sélectionné arrivaient pour être équipés d'une étiquette ou pour être préparés pour la reliure³, leur pH était testé. S'il était acide, un signet était inséré pour indiquer qu'à la suite de la préparation prévue, l'ouvrage devait être envoyé à la désacidification. Les ouvrages reliés marqués d'un signet étaient emballés dans des cartons et envoyés directement au prestataire de désacidification. Les ouvrages brochés marqués d'un signet étaient préalablement envoyés à la reliure avant d'être à leur tour envoyés à la désacidification. En moyenne, il fallait compter trois semaines entre le départ des ouvrages et leur retour. Pour ceux qui nécessitaient une reliure préalable, il fallait compter cinq semaines pour l'ensemble du processus. Le prestataire apposait sur le contreplat inférieur de chaque volume désacidifié une petite étiquette portant son nom, ainsi que le mois et l'année de la désacidification. En outre, une note indiquant la désacidification était entrée dans la notice informatisée de l'ouvrage, dans la zone 583 du format MARC. Voici un exemple de note :

\$a désacidifié par un procédé de masse \$c <date> \$i MgO \$2 spt \$5 <nom abrégé du prestataire>

Le second projet pilote de la New York Public Library était consacré aux volumes déjà dans les collections. La question était là aussi de choisir les volumes à désacidifier, ou plus exactement de déterminer les collections à examiner en vue de la désacidification. Il s'agissait donc de tenter de définir quelles étaient les collections comportant le plus de documents « à risque ». Le Comité pour le développement des collections a été associé au choix de la collection par laquelle il fallait commencer. Le suivi de l'identification des collections à désacidifier est considéré comme relevant de la responsabilité de ce comité. Le choix s'est porté sur la collection latino-américaine, et plus spécialement sur les ouvrages cubains. La bibliothèque avait déjà mené de larges projets de microfilmage dans ce secteur, avec l'aide de la Fondation nationale pour les Humanités⁴. Le microfilmage ne concernait que les ouvrages antérieurs à 1950, dont le papier était déjà devenu cassant. Il a semblé que la désacidification pourrait être bénéfique à un grand nombre d'ouvrages postérieurs à 1950 et permettrait réduire le recours au microfilmage ou au transfert de support dans le futur. Cependant, au vu du budget relativement serré, il fut décidé de confier à des spécialistes du domaine la sélection des volumes à désacidifier, qui devaient réunir deux types de critères : premièrement, le titre devait être significatif, et deuxièmement, l'état de conservation physique devait correspondre aux critères définis plus haut. Il semblait évident que cette méthode de sélection serait plus coûteuse que la précédente, la question étant de savoir dans quelle proportion. Là encore, le projet concernait 1000 volumes.

² Cette quantité était basée sur le coût par volume et sur les fonds disponibles pour ce projet.

³ A la New York Public Library, la plupart des ouvrages sont reliés avant d'être mis en rayon, à l'exception, bien entendu des ouvrages anciens et précieux.

⁴ National Endowment for the Humanities (NEH)

Comme on pouvait le supposer, il fut difficile d'obtenir des spécialistes du domaine qu'ils prennent en charge cette tâche supplémentaire et qu'ils fournissent régulièrement des documents. En tout, ils ont consacré environ 30 heures à identifier les 1000 volumes, soit plus du double du temps qui avait été nécessaire dans le premier projet. Une fois identifiés, les volumes ont été sortis des rayons et envoyés au service de l'équipement, où ils ont été mis en cartons et envoyés au prestataire. Après la désacidification, les volumes repassaient par le service de l'équipement, afin d'être examinés avant d'être remis en rayon. A l'exception de l'absence de besoin en reliure et du mode de sélection, tout le reste du processus était semblable à celui du premier projet.

Dans le premier projet, le coût par volume de l'ensemble du processus (à l'exception de la reliure) a été en moyenne de 16,20 dollars US (valeur de 2003). L'essentiel du coût venait de la désacidification elle-même, ainsi que du transport. Cependant, le coût de la sélection, de l'emballage, de l'examen des volumes au retour et de l'ajout d'une zone 583 dans la notice représentait 1,05 \$.

Le coût de la désacidification dans le second projet était un peu plus élevé, car les volumes étaient plus grands. Mais c'est surtout le coût de la sélection qui était trois fois plus élevé, passant de 0,35 \$ dans le premier projet à environ 1 \$ dans le second. Ceci faisait passer la totalité du coût de la préparation des volumes à 1,65 \$. De plus, au vu des hauts cris poussés par les spécialistes du domaine se plaignant d'avoir la responsabilité du choix et de faire le plus gros du travail, le jeu n'en valait pas la chandelle. Il fut donc décidé que la sélection des volumes à désacidifier sur de simples critères physiques à l'intérieur d'une collection donnée était tout à fait valable.

A l'heure actuelle, la New York Public Library est dans la deuxième année d'un projet de trois ans subventionné par l'Etat, destiné à désacidifier des documents des années 1950 à 1971, dans ses collections de sciences humaines et de sciences sociales. Selon les conditions de la subvention, 1700 volumes seront traités chaque année. L'Université de Columbia, l'Université de New York et celle de Rochester participent également à ce projet. Chaque institution participante aura désacidifié environ 5100 volumes en trois ans. Les critères de sélection physiques sont les mêmes dans les quatre institutions, mais chacune a concentré ses efforts sur un domaine différent.

Si l'on excepte le cas du premier projet de la New York Public Library, une fois le domaine à traiter sélectionné, les institutions interrogées semblent plutôt choisir les volumes à désacidifier dans les collections existantes plutôt que dans les nouvelles acquisitions. La raison en est qu'il est plus aisé d'organiser le travail de façon régulière en traitant les collections existantes.

Chaque institution a mis en place le circuit de la préparation des volumes, de leur mise en carton, de l'expédition et de la réception des documents en fonction de sa propre organisation. A la New York Public Library et à l'Université de Columbia, ce sont les services d'équipement des livres qui en ont la charge, tout comme ils s'occupent de la préparation, de l'expédition et de la réception des ouvrages qui partent à la reliure⁵. A l'Université du Michigan, les opérations pour la désacidification de masse sont confiées à une équipe au sein du Service de la conservation. C'est également une équipe qui traite des ouvrages à relier, et qui est donc familière de la gestion des expéditions. A l'Université de Yale, l'expédition des volumes au prestataire de désacidification est confiée à une équipe en charge de la coordination des opérations de microfilmage. Comme le microfilmage est entièrement réalisé par un prestataire extérieur, cette équipe a aussi l'habitude de gérer des expéditions et des réceptions de volumes.

⁵ Aux Etats-Unis, la reliure d'ouvrages neufs brochés est réalisée dans la plupart des cas par des entreprises spécialisées dans la reliure pour les bibliothèques.

Pour finir, la dernière tâche en lien avec la désacidification est l'enregistrement dans la notice MARC. Beaucoup d'institutions ajoutent cette indication dans les notices des ouvrages désacidifiés, afin d'en garder une trace dans leur catalogue local et de pouvoir effectuer ainsi des recherches selon ce critère. Il n'est cependant pas forcément utile d'entrer cette information dans les catalogues collectifs nationaux : le fait de savoir qu'une autre institution aura désacidifié son exemplaire de tel ouvrage ne semble pas avoir d'influence sur la décision de désacidifier ou non leur propre exemplaire pour les autres institutions. Il y a cependant une volonté de normaliser la présentation des informations dans la zone 583, ainsi qu'une discussion pour savoir si cette information relève de la notice bibliographique ou de la notice d'exemplaire. Il s'agit là d'une tout autre discussion. Dans le débat qui nous occupe ici, ce qui est important est de relever que le renseignement de cette zone 583, qui peut se faire très rapidement, est fait dans le service en charge de l'expédition et de la réception des volumes, et non dans le service de catalogage. Dans son premier projet, la New York Public Library avait confié cette tâche aux catalogueurs. Cependant, ceux-ci ont trouvé que cette opération assez insignifiante interrompait le cours de leur travail. Par conséquent, la tâche a été confiée par la suite à l'équipe en charge de la préparation des fiches d'expédition et de l'enregistrement des ouvrages à désacidifier dans le système de prêt. Ces membres du personnel s'occupaient déjà de notices bibliographiques, ce qui a permis d'inclure cette tâche au processus.

Toutes les institutions qui ont fait de la désacidification une réelle option de conservation s'efforcent de structurer et de normaliser la prise de décision et l'organisation du travail. L'opération de désacidification de masse a été découpée en tâches distinctes, et chaque tâche intégrée à un processus équivalent ou confiée à une équipe qui la pratiquait déjà par ailleurs. Que ce soit pour les services de développement des collections ou pour ceux en charge des expéditions et des réceptions de volumes, les tâches ne sont pas nouvelles. La nouveauté réside dans le résultat de la série de décisions et de tâches. Cette façon de procéder permet de réduire les coûts et d'exploiter au mieux les connaissances et les savoir-faire des personnels. Ces considérations importantes peuvent contribuer au succès d'une telle opération.

Les traitements de masse sont-ils une priorité ? Assurément. Seuls le développement de traitements de masse appropriés et leur utilisation en continu pourront nous permettre d'assurer la conservation à long terme de la majorité de notre patrimoine écrit, car l'énorme quantité de documents concernés ne pourrait pas être conservée autrement avec les moyens humains et financiers dont nous disposons.

Mais pour que ces traitements soient adoptés par un grand nombre d'institutions, ils doivent prouver leur efficacité et leur compétitivité en terme de coût, ainsi que leur simplicité d'intégration au travail courant.